Ma joie, c'est la mélancolie

Maya Ombasic

Un jour après la mort de mon père, sachant à quel point cet homme a compté pour moi, un ami cinéaste me demande de penser à un moment de ma vie que je pourrais éternellement regarder sur un écran. « Essaie de trouver, me dit-il, une image qui figera le temps et contiendra ta définition du bonheur ». L'image est rattachée, inévitablement, à la figure du père, qui dort maintenant pour toujours dans le monotone lac du repos éternel, cet interminable présent qui ne connait ni passé ni futur. Ça doit être plate à mourir, l'éternité. Et extrêmement long, surtout vers la fin, comme dirait Woody Allan. Mais ce qui est long, ce n'est pas l'éternité, c'est l'oubli dont s'auréole la mort. C'est la raison pour laquelle, tout de suite après son décès, une inexplicable urgence d'écrire m'est tombée dessus. Il fallait que j'écrive sur mon père, histoire de le sauver de l'oubli, mais aussi pour mieux comprendre ce qui rendait heureux l'enfant joyeux que j'étais, quand la température de mon âme se mesurait encore avec le baromètre de l'insouciance, c'est-à-dire avant le premier deuil.

Quand je repense à cette image que je pourrais éternellement regarder sur l'écran de ma conscience, outre la présence bienveillante de mon père dans tous les cadres de ma vie, surgissent les images reliées à l'enfance: je vois les Tziganes et leur ours dansant, j'entends le rire contagieux de mon petit frère, je revis les torrides nuits d'été à Mostar pendant lesquels nous sortions de la maison par la fenêtre pour voler les figues et les grenadines, les lumières s'allumant les unes après les autres comme dans un dessin animé et nous, en train d'éclater de rire en courant, cheveux au vent, vers l'infini bonheur de notre âge. Cette image contient tous les éléments qui composent la vision que je me faisais du bonheur quand j'étais enfant: le jeu, l'insouciance, l'été, l'amitié, les interdits bravés et, bien sûr, les fous rires. À bien y réfléchir, cette définition reste la même. Sauf que des tâches noires ont apparu depuis sur le grand écran de ma conscience, des tâches qui m'empêchent de ressentir la joie de l'enfance, mais qui pointent vers une autre joie, peut-être plus durable.

Ma conscience est donc un écran sur lequel défilent les images. Une vie humaine, est-ce autre chose qu'un flot de souvenirs linéaire ou cyclique qui vont du point A vers le point B à qui la mémoire, plus ou moins défaillante, donne une identité et un sens? Quand surgit la mort, quand la mémoire s'évanouit, où vont les rivières de souvenirs de ceux qui ne sont plus? Qui s'en souviendra? Qui les archivera ? Le grand gouffre de l'oubli, cet immense trou noir dans lequel s'évanouissent tous les souvenirs de tous les humains qui ont un jour ou l'autre habité cette planète, terminera où au juste sa trajectoire?

Mais revenons aux premières taches noires qui ont surgi sur l'écran de ma conscience. Elles sont importantes, car elles ont mis fin à l'insouciance. Et quand on dit l'insouciance, on dit aussi, inévitablement, le bonheur. Il existe des mots que j'adore dans toutes les langues que je connais. *Douceur, ternura, tenerezza, tenderness, nježnost*…ça sonne comme une caresse. En revanche, *deuil, duelo, lutto, žalost, grief*…on dirait des sons amputés, castrés, démembrés. C'est donc le premier deuil, ce mot abominable, qui met toujours fin à l'insouciance. Le premier deuil: l'antidote au bonheur. J'ai huit ans. La sœur ainée de ma mère, ma tente préférée, se meurt. Elle a à peine 45 ans. Elle est belle et prospère. Elle a deux magnifiques enfants. Elle m'a à maintenant reprises gardée quand j'étais enfant, j'ai même passé d'inoubliables vacances avec elle et son mari à Vela Luka, petite baie charmante sur l'île de Korcula, en Croatie, là où serait né Marco Polo. Puis, un mois après sa mort, c'est le grand-papa qui se meurt de chagrin pour sa fille. On l'appelait grand-père bonbon parce que ses poches regorgeaient de sucreries. Après, c'est le papa d'Amélia, ma meilleure amie, mort dans un bête accident de voiture, qui a laissé sa petite fille sans voix. La guerre, maudite soit-elle, m'avait aussi laissé sans voix: incapable d'assimiler la perte de tous ces êtres morts pour rien, et surtout l'idée, que ça aurait pu être moi, j'ai arrêté de parler pendant plusieurs mois. Le syndrome du survivant est celui d'imposteur puisqu'il jette ses racines coriaces dans tout ce que l'on entreprend dans la vie. Mais tout ça, on l'apprend *a posteriori*, sur le divan des thérapeutes.

Puis, plus le temps passe, plus les morts s'accumulent, cette fois-ci naturellement, parce que c'est dans « l'ordre des choses ». L'éternelle alternance entre la vie et la mort, le jour et la nuit, la maladie et la santé, l'amour et la haine, les couples dichotomiques et par intermittence qui expliquent le devenir. L'éternel écoulement des êtres et des choses dans le grand fleuve du devenir et de l'oubli. J'ai bien appris mon Héraclite. Mais alors Anaximandre, c'est une autre histoire : *Toutes choses ont racines l'une dans l'autre et périssent l'une dans l'autre, selon la nécessité. Elles se rendent justice l'une à l'autre, et se récompensent pour l'injustice, conformément à l'ordre du temps.* Que périr soit nécessaire, je le comprends, mais quelle récompense y-t-il dans cette injustice? Vivre, exister, sentir, s'incarner, tout ça est un privilège momentané qu'on doit inévitablement payer un jour par notre propre disparition, c'est cela l'injustice? En ne s'écoulant plus, le point de chute étant l'oubli éternel, c'est cela la récompense de la roue des contraires?

Dieu, disait un jour mon frère en driblant son ballon de foot, se fout de notre gueule. Il nous a faits finis et mortels afin qu'il puisse ressentir à travers nous ce que mourir veut dire au juste. De la chair à canon pour Dieu, c'est ce que nous sommes. Il s'est fait plaisir avec les figurines mortelles que nous sommes, pour pouvoir ressentir ce qui ne fait pas partie de sa nature intrinsèque. La nature intrinsèque des êtres et des choses…je me suis souvent demandé quelle était ma nature intrinsèque, ce qui me définissait le plus, de quelle étoffe était faite mon âme, ou plutôt, dans quel mot ou dans quelle image finale toute mon essence pourrait un jour se résumer. Parmi tous les mots que j'aime et qui sonnent comme une musique à mes oreilles, un mot brille de tous ses feux sur le trône de ma vie: mélancolie. Pendant très longtemps, je croyais que les dictionnaires avaient raison: *état de dépression, de tristesse vague, de dégoût de la vie, propension habituelle au pessimisme.* Ou ceci: *Caractéristique dominante de quelque chose qui inspire de la tristesse: la mélancolie d'un paysage d'automne.* Mais puisque nous sommes à l'ère de tous les révisionnismes, pourquoi ne pas proposer l'injonction suivante à tous les dictionnaires du monde: *car il faut bien définir les choses et que toute définition est par excellence une réduction, vous entrez dans le domaine réducteur de la banalité.*

Il m'a fallu du temps pour comprendre que « la mélancolie », figurant à côté de tous les verbes que j'ai jusqu'à présent conjugués dans ma vie, n'était pas un défaut, mais une incommensurable source cette joie. Et bien distincte de la nostalgie, car, même les dictionnaires les plus avisés m'assurent que les souvenirs liés à l'état mélancolique demeurent généralement plus longtemps et peuvent également revenir de façon plus récurrente. *La nostalgie, pour sa part, est un phénomène plus passager, volatile, et souvent associé à des souvenirs heureux.*

Adulte, il me fallait avant tout revenir sur la mélancolie que je ressentais, déjà enfant, face aux vies et événements que je n'avais aucunement connus, des pans entiers d'histoire qui produisaient sur moi un effet paradoxal : d'un côté une étonnante familiarité comme si j'y étais (l'Antiquité grecque, le Japon impérial à ses débuts, la Renaissance, l'Égypte Ancienne, toutes les périodes de soulèvements de l'Amérique latine, la Venise de Quattrocento, la Buenos Aires de Borges et de Carlos Gardel, Trieste de Joyce et de Magris et j'en passe…) et, de l'autre, une tristesse colossale devant ces mondes évanouis, comme si le fait de les connaitre et de les visiter en esprit, m'imposait cette ordonnance morale de ne pas les oublier et de porter sur mes épaules la trace de leur sublime existence évanouie.

Non, je ne suis pas l'émotion sur quatre pattes*, Señora Sentimiento,* pour paraphraser mon-ex, je pense plutôt qu'il est possible que tout cela vienne d'un désir humain, organique et primordial, d'éternité, de durée éternelle - celle, peut-être, avant la chute dans l'histoire, lorsque nous étions en fusion avec ce quelque chose de débonnaire, d'enveloppant, de doux, de bon et de chaud, que certains appellent Dieu, mais qui ressemble étrangement à une thalassothérapie - et que toutes ces émotions qu'on dit néfastes, sont en effet, une manière de se connecter aux autres, aux siècles et périodes qui nous ont précédés, une façon de poursuivre leur existence dans le temps qu'ils n'ont plus et que nous possédons encore un peu, afin que quelque part, très loin dans notre subconscient, nous soyons à notre tour rassurés sur l'illusion de l'intemporalité : l'espoir que

quelqu'un jour, se souvienne de notre poussière individuelle inscrite sur les pages de la grande Histoire.

Ivo Andrić disait que l'oubli est la mort sans espoir. C'est peut-être lui la clé pour comprendre Anaximandre; toutes choses périssent l'une dans l'autre, selon la nécessité, mais peut-être que la récompense ultime n'est pas l'injustice de l'oubli, mais plutôt l'espoir que procure la mélancolie: vivre à l'ombre des mondes passés, des vies englouties, des époques révolues, c'est mesurer certes la température de l'âme avec le baromètre mélancolique, mais c'est aussi - et c'est là que réside le paradoxe – vivre la possibilité de ressentir la joie de l'omniscience, ce privilège d'un être supérieur capable de vivre toutes les vies, toutes les expériences, toutes les époques et tous les amours sinon simultanément, du moins de façon séquentielle.

Mais comment faire revivre le passé, tous ces passés aspirés dans la vertigineuse spirale de l'oubli? Par les mots, par la littérature, par les œuvres d'art. Quand on me demande que peuvent l'art et la littérature contre l'oubli et l'injustice, il me semble qu'ils peuvent TOUT. C'est eux la voie royale vers la joie, parce que sans leur passerelle vers l'altérité, vers l'autre que soi, mon existence n'aurait aucun sens. Ce que peut la mélancolie, ce fragile fil d'Arianne dont est tissée toute œuvre d'art, littéraire, sculpturale, musicale, architecturale, picturale et poétique, c'est qu'elle soit capable de cristalliser le sens de la vie en deux mouvements : le bonheur d'exister durant un court laps de temps (il parait que la vie humaine équivaut à un clignement de cils sur l'échelle du temps cosmique) et le malheur de disparaitre - pour toujours et pour l'éternité, pendant des siècles et des siècles à venir…

L'œuvre d'art comme trace de notre passage sur terre, comme le meilleur antidote contre l'oubli, comme l'unique possibilité de joie et de bonheur. L'éphémère et l'éternel en un seul mouvement, en un seul élan. L'irascible Michel Ange avait bien compris que c'est grâce à elle, à la mélancolie, que sa joie pouvait atteindre les sommets. La phrase est de lui, « ma joie, c'est la mélancolie », mais le bonheur durable qu'elle me procure est de moi: dans les algorithmes de la transmission de la mélancolie de toutes les existences passées, je ressens une immense joie dans

la contemplation de ce qui n'est plus et dont je me sens responsable et interpellée, chaque fois qu'une œuvre d'art frappe à la porte de ma routine.

Et plus je vieillis, plus je m'aperçois que l'image que je pourrais regarder sur l'écran de ma conscience a changé. Aujourd'hui, si je devais choisir une image que je pourrais éternellement regarder sur l'écran de ma conscience, ça ne serait plus une image, mais plutôt un sentiment: ça serait la mélancolie de *Zeitgeist.*